Ami du Clergé du 7 juillet 1949

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XXXIII. *8e Dimanche après la Pentecôte :* L'Eglise, cité de l'Esprit, 209.

A l'école des Saints. — *S. Jean Gualbert* (12 juillet) : Le saint du pardon, 211.

Entretiens sur l'Action Catholique. — XXXVIII. *A des jeunes gens :* Etre fiers de notre foi, 212.

Panégyrique de Ste Jeanne de Lestonnac. — *(Discours de S. S. Pie XII) :* Modèle et éducatrice des femmes chrétiennes, 214.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — LXIV : De Paul Ier à Adrien Ier, 216.

DOMINICALES LITURGIQUES

XXXIII

8e Dimanche après la Pentecôte

L'ÉGLISE, CITÉ DE L'ESPRIT

Mes frères,

La surabondance des richesses du Christ nous permet de puiser, chaque dimanche, dans un trésor ouvert à tous les enfants de Dieu comme un bien de famille. La bénédiction de Dieu se révèle aujourd'hui dans cette maison divine, cette cité sainte qui est l'Eglise, notre Mère. Pour que ses énergies spirituelles raniment votre vie quotidienne il vous suffit de demeurer branchés sur le foyer central. Le Feu divin illuminant, répandant son énergie féconde en chacun de vos foyers, en chacune des âmes qui composent la famille, voilà le thème splendide de notre liturgie.

Ave, Maria, in ignibus Parancliti !

I. — *L'Eglise, cité du grand Roi*

L'*Introït* est le chant d'un pèlerin juif à Jérusalem. Son cœur vibre pour sa chère Sion qui annonce et figure les gloires de l'Eglise. Aussi, ce Ps. XLVII, chant de la liturgie de la Pentecôte, est-il opportunément présenté à vos méditations. La Pentecôte, en effet, continue, et chaque dimanche en est, autant que de Pâques, la célébration et le symbole, à l'heure où descendit l'Esprit :

« Grand est le Seigneur. Il est à louer magnifiquement, dans la cité de notre Dieu. Sa montagne sainte, belle élévation, est la joie de toute la terre. Le mont Sion est la cité du grand Roi. Le Seigneur s'est manifesté forteresse. Des rois se sont ligués. Aussitôt, frappés de stupeur, ils ont été mis en fuite. La terreur les a saisis... Nous avons reçu, ô Dieu, ta miséricorde dans l'intérieur de tes parvis. Comme ton nom, Seigneur, ainsi ta louange, jusqu'aux extrémités de la terre.

Ta droite est pleine de justice. Racontez à la génération qui vient qu'ici est le Seigneur, notre Dieu pour les siècles des siècles : c'est lui qui nous conduit pour toujours. »

Sous l'ancienne Loi, les serviteurs de Dieu le servaient dans la crainte. Mais les fils de Dieu sont conduits par l'Esprit de Dieu. « Vous avez tous reçu l'Esprit de l'adoption filiale, dans lequel nous crions : Abba, Père ! Car l'Esprit lui-même rend à notre esprit le témoignage que nous sommes les fils de Dieu... » *(Epître :* Rom., VIII, 15, 16).

L'Esprit-Saint excite en nous un mouvement d'amour et nous rend ainsi un témoignage immédiat de notre amitié avec Dieu et de notre filiation divine. Un témoignage de Dieu ! A l'intime de nous-mêmes ! M. f., l'avez-vous perçu, ce témoignage ?... Si vous n'entendez pas sa voix, quelle en est la cause ? Ne serait-ce pas votre inattention aux voix du ciel ? « Je leur parlerais bien, disait N.-S. à Ste Thérèse ; mais ils ne m'écoutent pas. » Tant de chrétiens baptisés, plongés dans les soucis matériels et terrestres, sont devenus sourds à la voix de l'Esprit ! « Ah ! donnez-nous, Seigneur, un esprit qui nous fasse penser et agir selon la vérité, afin que nous puissions vivre selon vous, nous qui ne pouvons pas être sans vous. Par J.-C. N.-S. » *(Collecte)*.

N'est-ce pas aussi parce que vous vivez selon la chair ? Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; si, au contraire, vous mortifiez la chair par l'Esprit, vous aurez la vraie vie. Car ceux-là sont les fils de Dieu qui sont conduits par l'Esprit de Dieu. Le péché est le grand obstacle à l'Esprit. La mortification, le chemin étroit qui mène à l'Amour.

II. — *L'Eglise, cité de l'Amour*

C'est, en effet, dans l'Eglise et par elle que l'Esprit se révèle, se propage comme une flamme, comme un fluide chargé d'énergie et de vie dans l'intime des âmes.

Tout le monde sait l'ardeur d'amour, l'enthousiasme, le dynamisme dont furent remplis les apôtres au jour de la Pentecôte. Mais beaucoup ne savent pas ou semblent ignorer que le feu de la Pentecôte est un feu inextinguible. La flamme de l'Esprit ne peut s'éteindre : cette flamme, c'est Dieu même.

Certes, il est nécessaire et salutaire de croire au feu de l'enfer. Mais la foi au Feu vivant, à l'Amour éternel, doit inspirer votre vie, guider vos pensées, allumer vos énergies, vous entraîner à l'action. *Quicumque Spiritu Dei aguntur...* Ceux qui sont mus, poussés par l'Esprit, ceux-là sont les fils de Dieu.

1° A l'origine de la libération d'Israël, une grande flamme apparaît à Moïse. « Le buisson était tout en feu et ne se consumait pas » (Ex., III, 2). Et le Seigneur, Celui qui est (III, 14), envoie et arme de sa force son messager.

2° Voici l'heure où s'accomplit la grande œuvre de la libération de l'humanité. L'Amour, l'Esprit-Saint « viendra sur vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre » (Luc, I, 35).

Or cette œuvre libératrice continue en chacun de vous. L'appréciez-vous à sa valeur, m. f. ? La personne du Saint-Esprit, conjointement avec le Père et le Verbe, est vraiment donnée à une âme quand elle devient enfant de Dieu par la grâce sanctifiante. La grâce est un don qui emporte avec lui le donateur même, la propre personne du Saint-Esprit.

3° Jésus est conduit par le Saint-Esprit (cf. Mat., IV, 1) :

« Notre-Seigneur a voulu être conduit dans toutes ses actions non seulement par la personne du Verbe, mais encore par celle du Saint-Esprit, pour nous apprendre que, comme ce divin Esprit est le principe de notre régénération spirituelle dans le baptême, il doit être aussi le principe de notre conduite : qu'il doit

nous gouverner en toutes choses et que nous devons entièrement dépendre de sa direction, puisque les membres doivent être animés du même esprit que le Chef » (P. Lallemant).

4º La naissance de l'Eglise avec toute la ferveur de vie qui marque ses origines, c'est l'Esprit-Saint qui l'opère. L'enseignement apostolique, la prédicarion, la vie communautaire sont les marques de l'Eglise de l'Esprit. Les sacrements de la vie divine dépendent de son opération.

5º L'Eglise d'aujourd'hui est animée du même Esprit. La « multitude des fidèles » (l'Eglise, l'assemblée des âmes) en lui est un seul cœur et une seule âme. L'Eglise l'invoque avec ferveur, à genoux. Et, par sa grâce, l'Eglise écrit dans la vie quotidienne de ses membres des pages admirables de sainteté, d'amour et d'héroïsme. *Caritas Dei diffusa est in cordibus nostris...*

« Oh ! la belle histoire ! le beau livre que l'Esprit-Saint écrit présentement ! écrivait le P. de Caussade à la veille de 1789. Il est sous presse ! Il n'y a point de jour qu'on n'en arrange les lettres, que l'on n'en imprime les feuilles ! Mais nous sommes dans la nuit de la foi : le papier est plus noir que l'encre ; c'est une langue de l'autre monde... Vous ne pourrez lire cet Evangile que dans le ciel ! Si le mélange de 25 lettres suffit à composer à l'infini des volumes différents et tous admirables dans leur genre, qui pourra exprimer ce que Dieu fait de l'univers ? »

N'en déplaise au P. de Caussade, cet Evangile de l'Amour éternellement agissant se lit en lettres lumineuses dans la Vie des Saints, d'une Thérèse de l'Enfant-Jésus ou d'une Marguerite-Marie à Ignace de Loyola qui, si parfaitement, donnait à Dieu et à l'homme leur part : « Priez comme si Dieu devait tout faire et agissez comme si vous deviez tout faire. » — « On vous apprendrait que votre Compagnie va être dissoute par le Pape. Que feriez-vous ? — Je demanderais un quart-d'heure pour bien me mettre dans la volonté de Dieu. »

Faire en tout la volonté de Dieu, par amour, comme la Vierge en son *Fiat*, comme les anges au ciel c'est notre idéal le but de notre vie. Or la volonté de Dieu est que vous ayez une conduite digne de la vocation à laquelle vous avez été appelés (Eph., IV 1) et que vous soyez saints et irrépréhensibles devant lui (I, 4).

III. — *La famille sous le rayonnement de l'Esprit*

La page d'Evangile selon S. Luc que nous avons lue est une invitation à utiliser la richesse en vue du salut éternel.

Ce n'est pas Jésus, c'est le maître de la maison qui vante l'habileté de l'intendant. Mais c'est Jésus qui fait la réflexion désolée sur les enfants de lumière, moins habiles à préparer leur salut que les fils de ce siècle en leurs affaires. C'est lui qui enseigne aux chrétiens à faire servir les biens de ce monde au salut de son âme, à être, en cette « unique affaire » aussi avisé, aussi pratique que les autres en leurs intérêts terrestres.

Vos richesses, pères, mères de famille, ce sont vos enfants. Pour beaucoup d'entre vous, c'est même la seule richesse, ces enfants, comme les rejetons de l'olivier, nombreux autour de la table de famille (Ps. CXXVII).

Eh bien ! voilà le trésor qu'il s'agit de garder d'abord des voleurs d'âmes, des destructeurs de la foi que seraient pour votre foyer les lectures malsaines, les spectacles sans pudeur, les compagnies sans foi ni loi, l'influence d'une école impie ; de faire fructifier aussi, avec autant et plus de sagacité, de soin et de dévouement que l'industriel son capital ou l'agriculteur son domaine.

1º « On croit que les enfants ne savent rien. Et que les parents et que les grandes personnes savent quelque chose. Et ce sont les enfants qui savent tout. Car ils savent l'innocence première — qui est tout. C'est l'innocence qui est pleine et c'est l'expérience qui est vide » (Péguy). O le trésor des âmes d'enfants !

2º L'homme est fait pour l'éternel. L'orientation première et permanente doit être vers Dieu. Il faut donc, dans l'éducation, réagir contre la vie facile, inspirer le culte de l'effort, du don de soi. Seule l'éducation chrétienne vise et atteint ce but avec le maximum de succès.

« La religion du Christ est une Vie et une Science, la plus nécessaire de toutes, et l'éducateur manque à son devoir s'il ne met pas tous ses dons à la cultiver, à la développer. L'erreur des lois laïques a consisté à oublier que Dieu est le bien suprême, que la dignité d'enfant de Dieu et d'héritier du ciel est une réalité dont l'éducateur doit se souvenir partout. Oublier ce devoir, c'est priver de Dieu l'enfant, compromettre ce qu'il y a de meilleur en lui ; c'est priver Dieu des actes d'amour auxquels il a droit de la part de ses enfants » (Mgr Cazaux).

L'enfant a un droit rigoureux à connaître Dieu et le devoir de l'aimer et de le servir de toute son âme, dans la prière, dans la communion fréquente et quotidienne. « Que ces mystères sacrés, par la force de votre grâce, nous sanctifient — père, mère, enfants — dans le cours ordinaire de la vie présente et nous conduisent aux joies éternelles. Par J.-C. » *(Secrète)*.

3º Il arrivera peut-être que l'un ou l'autre de vos « trésors » goûtera que le Seigneur est doux *(Communion)*. C'est un effet normal de sa présence dans les cœurs qui l'aiment. A l'horizon de l'avenir se profileront un prêtre, un missionnaire, des religieuses, fils de votre amour, qui offriront à Dieu leur vie en échange de celle qu'il a sacrifiée pour vous. Heureux infiniment de ce choix qui vous honore et même de voir votre nom s'effacer dans la gloire d'un « nom nouveau », ainsi qu'au matin la clarté des étoiles se noie dans le soleil, vous bénirez le Seigneur de prendre chez vous les ministres ou les humbles servantes de sa gloire. « Ma fille est mariée à Jésus-Christ ! » écrivait, enthousiaste, Louis Veuillot.

Non, Dieu n'est pas cruel, Dieu n'est pas un bourreau, Dieu n'est pas « un vautour » — oh ! l'horrible blasphème ! — Il est notre Père et nos enfants sont à lui. Il est l'Amour de qui nous tenons tout et que nous adorons et que nous aimons davantage lorsqu'il nous fait l'honneur de nous demander beaucoup.

* *

L'Esprit lui-même rend à notre esprit le témoignage que nous sommes les fils de Dieu. Si nous sommes fils, nous sommes par là-même héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ... Sur la terre et dans le ciel même, est-il d'autre bonheur, Seigneur, que la tranquille paix des cœurs qui vous aiment ? *Amen.*

A L'ECOLE DES SAINTS

Saint Jean Gualbert
(12 juillet)

LE SAINT DU PARDON

Mes frères,

Que voilà un saint — hélas ! trop ignoré chez nous — dont la vie devrait être souvent rappelée en exemple aux chrétiens. Parmi les nombreux saints qui portent le nom de Jean, il y a un S. Jean Chrysostome, bouche d'or ; un S. Jean le silentiaire ; un S. Jean de la paix. S. Jean Gualbert pourrait être surnommé le « saint Jean du pardon ».

Et Dieu sait si ce commandement nouveau est difficile à notre nature rancunière et vindicative. N.-S. avec tant d'insistance nous a recommandé le pardon des injures et de faire du bien à nos ennemis ; il a illustré son enseignement de la parabole du serviteur sans pitié qui exige son dû sans crédit alors que son maître vient de lui remettre sa dette (Mat., XVIII, 21, 35) ; il a inséré dans le *Pater* ce pardon aux autres comme clause et condition de notre propre pardon par Dieu. Et à la leçon, il a joint l'exemple, héroïque du haut de sa croix : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Et, à la moindre offense de nos frères nous nous fermons à jamais, nous déclarons que nous ne pouvons oublier, nous osons dire que nous ne leur pardonnerons jamais.

En cette fête de S. Jean Gualbert, relisons donc sa vie, afin de nous remettre sous les yeux l'exemple d'un vrai disciple de Jésus, le Maître du commandement nouveau.

Dans le monde, dans son monastère, sur son lit de mort il prêche, de conduite et de parole, la charité et le pardon, et dans des circonstances où il faut faire une telle violence à la nature que cette charité atteint vraiment à l'héroïsme.

I. — *Dans le monde*

Né à Florence à la fin du xe siècle, d'une famille noble, il fut d'abord soldat par déférence pour son père. Un événement tragique bouleversa la paix familiale : son frère unique, Hugues, fut tué par un parent. On devine la première réaction bien naturelle du soldat pour le meurtrier de son frère.

Or un jour, sur sa route, Jean va croiser le coupable. Celui-ci s'avance seul et désarmé. Jean chevauche à la tête de ses soldats. Quelle belle occasion de venger son frère et sans courir aucun risque !

Le meurtrier voit le danger. Il n'a d'autre refuge que la clémence de Jean Gualbert. Alors, à bonne distance, il se place devant lui, les bras en croix.

C'était un Vendredi Saint. Au souvenir de la mort du Sauveur et de sa parole de pardon, devant ce signe de notre rédemption, remettant son épée au fourreau, Jean ouvrit les deux bras à son ennemi et l'accueillit en frère.

Alors, comme pour reprendre haleine après cet héroïque effort de générosité et apaiser les derniers sursauts de la révolte de la nature, il entra se recueillir dans l'église voisine de Saint-Miniat. Il resta un moment en prière. Quand il releva la tête et jeta les yeux sur le grand crucifix de l'église, il vit le Christ en croix qui inclinait la tête vers lui comme pour l'approuver et le remercier de son geste de pardon par amour pour lui.

Cette fois, le cœur de Jean était apaisé. Une douceur ineffable envahit son âme. Elle lui venait de la victoire sur lui-même et plus encore de cet hommage du Christ en croix à sa générosité.

Jean avait dit à son ennemi : « Je ne puis vous refuser ce que vous me demandez au nom de Jésus-Christ. Je vous accorde non seulement la vie, mais même mon amitié. Priez Dieu de me pardonner mon péché. »

Dieu lui avait pardonné à la mesure de son propre pardon. Jean était entré dans l'église de Saint-Miniat, soldat assez libre et peu dévot. Il se releva moine.

II. — *Dans son monastère*

En effet, le miracle l'avait complètement retourné. Il abandonna sa carrière, frappa à la porte du monastère, demanda l'habit monastique. Et comme l'abbé du monastère de Saint-Miniat s'y refusait, par crainte des vindictes du père du postulant dont on savait les sentiments hostiles, Jean Gualbert se coupa lui-même les cheveux et revêtit l'habit que lui prêta un des religieux.

Ce novice, dont cette démarche accuse encore davantage la forte personnalité, devint vite un parfait. Ses vertus s'imposèrent à l'attention de l'abbaye. A la mort du Père Abbé, les suffrages des moines se portèrent unanimement sur lui, mais il déclina cette charge, estimant plus sûre la voie de l'obéissance.

Aussi bien, la grâce le poussait à une observance plus rigoureuse. Il quitta Saint-Miniat avec un autre religieux et ils vinrent s'établir dans une vallée ombragée nommée pour cela Vallombreuse. C'est là qu'il fonda la Congrégation bénédictine dont il devint le premier abbé.

Il fut surtout, dans sa Congrégation et dans les monastères où l'appela le renom de sa vertu, le restaurateur de l'esprit de pauvreté. Cette pauvreté, il la voulait non seulement chez les religieux mais aussi dans les constructions mêmes des monastères. Son zèle de la pauvreté obtint du ciel la destruction par l'eau et par le feu de deux abbayes qui étaient plutôt des palais que des monastères.

C'est le même esprit qui le poussait à mener la lutte contre la simonie, une des plaies de certains hauts dignitaires de l'époque. Ainsi s'éleva-t-il contre l'archevêque de Florence qu'il accusait d'avoir acheté son évêché. Cette croisade contre les simoniaques déchaîna la persécution contre les moines de Vallombreuse.

Un jour ses ennemis envahirent le monastère de Saint-Salvi, y mirent le feu après l'avoir pillé, et maltraitèrent les religieux jusqu'au sang. La vengeance de Gualbert fut de se plaindre d'avoir perdu l'occasion de partager le sort enviable de ses moines. « Vous êtes maintenant de vrais religieux, leur dit-il. Que n'ai-je eu le bonheur d'être ici lorsque ces bourreaux y sont venus pour avoir part à la gloire de votre couronne. »

Pourtant l'honneur de l'Eglise demandait que triomphât la cause qu'il défendait. Le Pape déposa l'archevêque de Florence.

III. — *Sur son lit de mort*

Cet ami de la pauvreté poussait à l'extrême ses privations et ses mortifications ; il ne mangeait que ce qui lui était nécessaire pour ne pas mourir. Tant d'austérité relève d'une vocation spéciale : elle est en quelque sorte normale chez les saints que Dieu charge

de rénover l'esprit monastique afin que leur exemple donne autorité à leur parole.

L'extraordinaire, c'est que malgré ces abstinences, ces jeûnes, ces privations, et tout ce qu'il faisait encore endurer à son pauvre corps de disciplines et de macérations, S. Jean Gualbert ait atteint l'âge de 78 ans.

Comme S. Paul il désirait mourir pour être avec le Christ. « Mon âme a soif du Dieu qui est la force et la vie, répétait-il sans cesse avec le psaume ; quand viendrai-je et paraîtrai-je devant la face de Dieu ? »

Quand il sentit que l'heure venait que sa prière allait être exaucée, il rassembla ses moines autour de sa couche. Il commença par une profession de foi. Il leur demanda qu'on écrivit sur sa pierre tombale : « Moi, Jean, je crois et je confesse la foi que les saints apôtres ont prêchée, que les saints Pères ont confirmée dans les quatre Conciles. » Ainsi débutent tous les testaments spirituels des hommes de Dieu : Je déclare que je meurs dans la foi de notre Sainte Mère l'Eglise.

Mais lui qui avait si héroïquement pardonné à l'assassin de son frère, lui qui n'avait pas tiré vengeance des incendiaires de son monastère, lui qui avait été, à travers tant de luttes pour l'intégrité de la vie religieuse et ecclésiastique, l'apôtre du pardon, pouvait-il mourir sans recommander à ses frères sa vertu chérie entre toutes ?

Comme l'apôtre S. Jean qui ne cessait de répéter sur ses derniers jours : « Mes enfants, aimez-vous les uns les autres », ainsi S. Jean Gualbert ne voulut pas quitter les siens sans une pressante exhortation à vivre dans une union toute fraternelle.

Ainsi acheva sa carrière monacale sur un appel à la charité, celui qui l'avait inaugurée par un sublime pardon.

* *

Les images de S. Jean Gualbert le représentent le plus souvent l'épée au poing prêt à assouvir la vengeance familiale sur le meurtrier de son frère ou tenant sur la main une église ou un ermitage, symboles de la Congrégation de Vallombreuse.

L'une et l'autre représentent et résument l'enseignement dominant de sa vie et la grâce qui en est la récompense : la charité qui doit aller jusqu'au pardon à ses ennemis et qui donne la paix du cœur.

Sur ses traces, faisons effort our accomplir jusque-là le commandement de notre divin Maître. En dehors de cette disposition du cœur au pardon il n'y a pas d'authentique charité chrétienne, mais seulement sympathie purement naturelle. C'est en cela que N.-S. pouvait entre autres parler de commandement nouveau.

Et nous savons que c'est la condition des pardons divins dont nous avons tant besoin puisque nous sommes pécheurs : Pardonnez nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. *Amen.*

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

XXXVIII

(Pour des jeunes gens)

ÊTRE FIERS DE NOTRE FOI

Nous vivons dans un monde en ruine. Encore que la guerre et ses horreurs s'éloigne chaque jour un peu plus dans le passé (ne parlons pas des menaces futures...), les désastres qu'elle a accumulés ne sont pas près d'être oubliés. Et ce ne sont pas les désastres matériels qui sont les plus graves. Mais, accentuant encore la marche de notre monde vers le matérialisme, la lutte de ces dernières années a développé, hélas ! chez un nombre croissant de nos contemporains, les instincts les plus férocement égoïstes et jouisseurs. Tout le monde se plaint d'une baisse de sens moral. Bien peu voient comment y porter remède.

C'est ainsi qu'on peut chercher longtemps, si l'on se refuse, par principe, à regarder du côté de Dieu. Nous, au contraire, nous savons où est la réponse à pareille inquiétude, et que c'est la *foi,* qui, seule, pourra vaincre la poussée du mal. Soyons donc fiers de la posséder.

I. — *Ce qui manque à notre monde*

Est-ce la *richesse ?* Oui et non. Certes, nous sommes pauvres. Dressés les uns contre les autres pendant de longues années, les hommes ont mis toutes les ressources de leur intelligence à annihiler, chez l'adversaire, tout ce qui pouvait l'aider à conduire victorieusement une guerre. Les destructions se sont multipliées. Des trésors, qu'il avait fallu lentement constituer au cours des siècles, ont été anéantis en quelques instants. Toutes les forces vives de notre pays, tout son équipement industriel, a dû subir la dure loi de la lutte. Et il faudra de longues années pour le reconstituer.

Cependant, la richesse ne manque pas. Notre sol reste fertile. L'ingéniosité de notre race, jointe, dans des couches encore notables de la population, à une estime du travail consciencieux, a déjà provoqué depuis quelques années des résultats remarquables. Il y en a qui sont infiniment plus pauvres que nous, et bien des pays ravagés par la guerre regardent de notre côté avec envie.

Mais, peut-être, cette richesse relative est-elle mal répartie. On voit se coudoyer l'extrême misère et une opulence trop réelle. Chance ou malchance, honnêteté ou mépris des lois morales, ont produit ce déséquilibre qui se traduit en soubresauts inquiétants. Si la pauvreté, ou la médiocrité, étaient également ressenties par tous, notre pays ne ressemblerait pas à ce convalescent mal remis que secouent de soudaines fièvres.

Est-ce la *vigueur ?* Il y a des peuples plus jeunes que nous, des races plus proches de l'enfance, mieux armées, donc, pour cette lutte de la vie qu'il faut journellement soutenir. Mais nous ne sommes cependant pas une nation abâtardie, un peuple de dégénérés. Laissons les procédés oratoires faciles aux journalistes, aux enquêteurs à sensation. Disons que, chez nous, à côté de tendances inquiétantes auxquelles il convient de prendre garde, il reste encore un fond de santé, un équilibre, qui, sans être brillant et faire de nous des pionniers, nous permet de tenir honorablement notre place dans le monde.

L'*intelligence,* enfin, ne nous manque pas totalement. Diversement partagée, elle va du simple bon sens, ou de l'intelligence pratique de l'homme du peuple, à l'acuité d'esprit du savant, de l'inventeur, du chercheur. Grâce à cela, le progrès des arts et des techniques se poursuit. On peut toujours regretter que deux guerres au cours d'un demi-siècle aient

considérablement ralenti ce progrès (où en serions-nous sans cela ?). Mais quand on veut comparer, on peut toujours se trouver ou très heureux ou très malheureux : tout dépend de la hauteur où l'on place son regard.

Et cependant, malgré toutes ces ressources, notre monde n'a pas en lui la paix. Il ne possède pas la joie. C'est qu'il lui manque un sens à donner à tous ses efforts. Il a *perdu son âme.*

II. — *La foi*

Crise de désespoir, de doute, de dégoût, voilà ce qui travaille notre monde. S'il n'y avait pas cela, il pourrait surmonter sa misère, qui n'est que relative.

Pourquoi, alors que tant autour de nous sont découragés, aigris, ne l'êtes-vous pas ? Vous sentez bien, mes amis, que c'est *à cause de votre foi.*

Car vous n'êtes pas obligatoirement, les uns ni les autres, de ceux qui sont favorisés par tous les dons de la nature, à un degré extraordinaire. Mais vous avez, pour vous servir des humbles dons que vous avez reçus, cette lumière intérieure, ce guide, qui vaut toutes les richesses.

Vous savez d'où vous venez et où vous allez. Pour accompagner votre marche ici-bas, vous avez un ami, le Christ. Toujours, à vos côtés, d'autres jeunes sont là, prêts à vous aider comme des frères ; vous n'êtes donc, à aucun moment, abandonnés, seuls, à vos propres forces.

La foi est une *lumière.* Elle ne se substitue pas au savoir humain, mais elle éclaire la route au delà de ce que peut révéler la science des hommes.

La foi est une *force.* Avec elle, on peut beaucoup. Le Christ ne disait-il pas qu'en en ayant « *gros comme un grain de sénevé* », on pouvait soulever des montagnes ?

Les grands chrétiens de tous les temps, les saints, n'ont fait des choses admirables que parce qu'ils ont eu cette lumière et cette force. C'est cette foi qui a rendu Jeanne d'Arc si grande. C'est elle qui, plus modestement, a donné tant d'ardeur à ceux de vos compagnons qui surent témoigner jusqu'au martyre.

Sans elle, les dons les meilleurs peuvent se pervertir. La richesse peut rendre le cœur dur. L'intelligence — nous l'avons vu — peut mener aux plus redoutables tyrannies.

Avec elle, ce qui semblait manquer vient à point nommé. Combien de saints, de fondateurs, sont partis sans fortune, et ont réalisé des merveilles ! Ils croyaient. Combien avaient été jugés, dans leur enfance, peu intelligents, et qui ont étonné le monde par leur sagesse ! Combien paraissaient chétifs, sans vigueur, et ont accompli des travaux qui défient la santé des plus forts ! Il n'y a qu'à regarder, actuellement, vers notre Père commun, le pape Pie XII, pour voir ce que peut la foi dans un corps pourtant frêle.

Tous ceux que nous évoquons ont cru, non pas seulement à leur mission, à leur vocation, mais en Dieu. De toute leur énergie, ils se sont donnés à ce Dieu comme à un Maître très aimé. Ce Maître ne les a pas déçus.

Soyons donc fiers de notre foi ! *Fiers, non orgueilleux.* Car vous l'avez reçue comme un don gratuit. De votre famille, de vos parents, qui vous ont disposés, dès l'enfance, à l'accueillir. Pour quelques-uns, peut-être, par le lent cheminement d'une grâce en vous. De toute façon, c'est toujours Dieu lui-même qui a été l'auteur de ce don précieux entre tous.

III. — *Il faut l'alimenter*

La foi peut se perdre ; elle peut diminuer de vigueur. Vous l'avez constaté chez beaucoup de vos camarades, déjà. Mais, précisément, cette expérience douloureuse doit vous rendre plus attentifs à votre propre foi.

La posséder depuis toujours, sentir qu'elle fait partie de notre être le plus intime, n'est pas signe d'une certitude de la garder sans défaillance. Trop de tentations extérieures viendront la contrebattre en nous, trop de faiblesses intérieures nous rendront vulnérables à ces attaques. « *Que celui qui se tient debout se méfie : il peut tomber.* »

Un seul moyen de garder toujours ce contact avec le Christ : rester attaché à *l'Eglise,* dont il est l'âme.

Ce n'est pas dans le passé qu'il faut aller chercher Jésus, comme s'il n'était qu'un mort célèbre ; mais actuellement, dans tous les instants de notre existence, là où il continue à vivre.

C'est l'Eglise qui nous a donné et nous donne encore les *Evangiles,* ces récits de la vie du Christ, cet écho, cette transmission de ses paroles. Ces récits, cette parole, ne sont éloquents pour nous que lorsque l'Eglise les vivifie. Par tout son enseignement, collectif ou individuel, l'Eglise est le Christ présent à côté de chacun de nous.

L'Eglise, c'est la hiérarchie, gardienne de la doctrine, mais c'est aussi la *communauté* que nous formons, entre chrétiens. Ne pas vouloir agir seuls, marcher seuls, mais avec allégresse, au contraire, vivre de cette vie de famille à laquelle Dieu lui-même nous convie en nous y promettant sa présence, voilà encore, pour notre foi, la meilleure des garanties.

L'Eglise, ce sont, enfin les *sacrements,* et, en tout premier lieu, l'*Eucharistie.* C'est dans une vie eucharistique régulière, courageuse, confiante, que vous alimenterez, mes amis, cette joie qui fait votre fierté.

* *

Mais restez *très humbles,* et ne croyez pas tenir dès maintenant la victoire définitive. Le Christ ne nous a pas promis la paix immédiate : il nous a prédit, au contraire, la lutte. Il nous a dit que le monde nous resterait hostile. Mais ne l'était-il pas pour les douze, le jour où ils en commencèrent la conquête ? Ils sont partis, cependant, armés de leur seule foi. Etroitement unis entre eux, fortement attachés à leur Maître, ils ont marché sans crainte. Et la vie même de l'Eglise, à l'heure actuelle, est le résultat splendide de leurs efforts confiants.

Vous aussi, appuyés sur cette Mère incomparablement forte, marchez sans crainte, avec la fierté de fils qui se savent aimés, et dont le rayonnement sur leurs frères ne sera que l'efflorescence de cet amour divin.

PANEGYRIQUE DE SAINTE JEANNE DE LESTONNAC [1]

MODÈLE ET ÉDUCATRICE DES FEMMES CHRÉTIENNES

C'est Dieu lui-même qui, après avoir sanctionné, par des miracles incontestables, le jugement des hommes sur l'héroïque sainteté de certains parmi ses innombrables élus, dispose les événements et les cœurs en vue de leur glorification solennelle par l'autorité suprême de son représentant sur la terre.

Qui oserait scruter les mystérieux desseins de sa Providence ? Définir les raisons de son choix entre tant de héros de l'Eglise triomphante ? Les motifs pour lesquels il a déterminé le temps et les circonstances de leur apothéose ici-bas ? Il est pourtant permis et louable de constater et d'admirer humblement les aspects qui donnent à l'exemple et au patronage des nouveaux saints une opportunité tout actuelle. C'est particulièrement sur cette actualité de votre Mère que Nous voudrions vous inviter, chères filles, à fixer aujourd'hui votre attention.

I. — *Educatrice de la jeunesse féminine pour son rôle dans l'Eglise*

Il Nous a été donné, à Notre grande consolation, de béatifier et de canoniser, au cours de ces années, plusieurs éducatrices de la jeunesse féminine. Quelques-unes sont plus récentes qu'elle ; d'autres sont ses contemporaines ou lui furent antérieures, présentant avec elle certains traits communs assez caractéristiques et suscitées comme elle au temps de la prétendue réforme pour apporter à la contagion du mal et de l'erreur le contrepoids d'une éducation vraiment chrétienne et catholique ; plus d'une — et votre sainte Mère est du nombre — a voulu s'inspirer, tant pour la vie religieuse que pour la mission d'éducatrice, des principes et des règles de S. Ignace de Loyola, ayant à cœur de faire pour les jeunes filles ce qu'il avait fait pour les jeunes gens. Que pouvait bien apporter de nouveau Jeanne de Lestonnac, et pourquoi, sous la conduite manifeste de la Providence, vint-elle fonder, en dépit de son horreur pour le titre de fondatrice, un Ordre de plus ?

Elle met en lumière l'importance de l'éducation intellectuelle — naturelle et surnaturelle — de la femme en vue de son rôle dans la société au cours de la vie normale comme parmi les luttes de l'Eglise.

Notre Sainte apparaît à l'un des moments les plus marquants, les plus dramatiques de l'histoire morale, sociale, religieuse. Son temps est un temps de déchirements profonds, de ruines et de constructions gigantesques, d'apostasies et de miraculeuses conversions, un temps de formidables hérésies et de sublime sainteté. Deux mondes s'affrontent, réalisant, comme jamais peut-être jusqu'alors, la vision prophétique qui épouvantait David : « Pourquoi les nations s'agitent-elles en tumulte et les peuples méditent-ils de vains projets ? Les rois de la terre se soulèvent et les princes tiennent conseil ensemble contre Jahveh et contre son Christ. » Rarement a retenti plus farouche le blasphème : « *Dirumpamus vincula eorum et projiciamus a nobis laqueos eorum* (Ps. II, 1-3). Mais rarement aussi s'est élevé avec plus de force le cri du vieux Mathathias : « Maintenant règne l'orgueil et sévit le châtiment, temps de ruine et d'ardente colère. Maintenant donc, mes fils, déployez votre zèle pour la Loi et donnez vos vies pour l'alliance de vos pères » (I Macch., II, 49).

II. — *Lutte pour la foi, dans sa famille*

Dominant toutes les clameurs, toutes les hésitations du cœur et de l'esprit dans l'apparent conflit entre les devoirs sacrés, gravés par la main même de Dieu, profondément, dans la chair de l'homme, résonne, suavement impérieuse, la consigne de Jésus : « Je suis venu apporter le glaive... Si quelqu'un aime son père ou sa mère plus que moi, il n'est pas digne de moi » (Mat., X, 34-37). L'alternative se dresse, concrète, immédiate, sans possibilité de faux-fuyants : pour ou contre le Christ et son Eglise. La lutte n'est plus seulement entre régions ou nations, entre écoles ou partis, entre familles rivales, elle est au sein même de la famille et rend inéluctable le devoir de choisir entre Dieu et les plus profondes affections de la nature.

Jeanne a compris qu'il fallait, coûte que coûte, restaurer au foyer domestique la vie et l'union des esprits et des cœurs, mais que cette restauration n'était réalisable que dans l'unité de la foi en Dieu, de la docilité à l'Eglise romaine, unique et immortelle Epouse du Christ, Mère des âmes. Si elle l'a compris, c'est que Dieu lui a fait comprendre d'expérience personnelle, la préparant, dans ses mystérieux desseins, à porter remède précisément à cette misère sans pareille.

Sa mission est aujourd'hui d'une poignante actualité. Faute de la cohésion d'une solidité à toute épreuve, entre les esprits dans l'intégrité de la foi, entre les volontés et les cœurs dans l'absolue conformité de la conduite aux préceptes de la morale, la désunion règne dans la société, dans la patrie, au foyer même, dont les membres vont adhérer aux factions les plus opposées.

Le milieu familial où naquit et grandit notre Sainte fut le théâtre d'un drame domestique des plus navrants. Sa mère, femme d'une grande valeur et d'une réelle vertu humaine, foncièrement imbue des doctrines et de l'esprit calvinistes, faisait tout ce qui était en son pouvoir pour façonner selon les mêmes idées et les mêmes principes l'intelligence et le cœur de sa petite fille. Combien profonde est l'influence d'une mère, surtout dans les premières années de formation de ses enfants ! Cette influence est bien souvent décisive, non seulement pour le temps de leur adolescence, mais pour leur vie tout entière, et pour peu que ces enfants aient acquis de charme et d'ascendant, le rayonnement s'allonge à l'infini. Elle était sœur du célèbre écrivain Michel de Montaigne. Celui-ci prit sur lui d'avertir son beau-frère du péril où sa propre sœur mettait la petite Jeanne, et il lui fit aisément entendre et accomplir son devoir de soustraire l'éducation de l'enfant à l'influence pernicieuse de la mère.

Qu'on se représente, si l'on peut, la tragique scission intime de ce foyer. On vit côte à côte sous le même toit, on mange à la même table, on se rencontre à toute

[1] *Discours de S. S. Pie XII*, à l'audience du 17 mai 1949. Le texte de l'*Osservatore Romano* (20, V, 49) a été reproduit par la *Documentation Catholique* du 5, VI, 49 (col. 707-712) à qui nous l'empruntons. — Nous ajoutons le titre et les sous-titres.

Ste Jeanne de LESTONNAC (1556-1640), mariée, à 17 ans, au baron de Montferrant, mère de huit enfants, veuve à 41 ans, fonde les Filles de Notre-Dame pour l'éducation des jeunes filles. Canonisée le 15 mai 1949 ; sa fête est fixée au 2 février. (Voir L. Entraygues, *La Bienh. Jeanne de Lestonnac*, in-8 de XVI-280 p., 1939, et compte rendu détaillé dans l'*Ami*, 1939, pages 189-191).

heure du jour, mais une barrière sépare la famille en deux camps. Jusque-là, on s'aimait. Depuis, l'amour maternel s'est graduellement mué en haine, une haine que ne parvient à vaincre ni la tendresse, ni le respect de la fille, ni son obéissance prévenante, tant que la religion n'est pas en jeu. Et pourtant, tout : dons de l'esprit et du cœur, vertus humaines, harmonie des caractères, tout semblait devoir faire de cette maison un séjour idéal de paix et de joie. Tout, oui, hormis une seule chose : l'unité dans la vraie foi.

Aux yeux du monde, elle ne vaut pas qu'on lui sacrifie l'union, la gaieté, le plaisir, le bien-être, aucun des intérêts terrestres. Et cependant, que de fois il les sacrifie sans remords au service d'un parti politique ou social, à la tyrannie d'une passion aveugle et humiliante ! Voilà le monde qui taxe d'étroitesse d'esprit, de rigorisme intolérant, quiconque met au-dessus de ce qui se passe l'Eternel ! Comme il a toujours besoin de tels exemples de fermeté et de courage !

La blessure était douloureuse à tous ; elle avait sauvé Jeanne ! Car déjà le doute avait commencé d'effleurer son âme, de l'effleurer seulement ; mais enfin, certaines complaisances, en faisant, jusque dans sa vieillesse, couler ses larmes, attiseront durant toute sa vie son zèle apostolique. Rien de plus ; Jeanne était sauvée et pouvait chanter : « *Anima nostra sicut avis erepta est de laqueo venantium ; laqueus contritus est et nos liberati sumus* » (Ps. CXXIII, 7). Mais devenue objet de haine pour une mère aimée, qui mourra obstinée dans son erreur, pouvait-on lui reprocher de s'écrier : « La suprême amertume est devenue mon salut. *Ecce, in salutem mutavit mihi amaritudinem* » (Is., XXXVIII, 17).

III. — *Choisie pour la sanctification des âmes, dans le mariage et dans la vie religieuse*

Dieu, pourtant, avait sur elle d'autres et plus vastes desseins que celui de son salut personnel. Il voulait se servir d'elle pour le salut et la sanctification de beaucoup d'âmes. La grâce agit profondément dans son cœur, le pénétrant, avec autant de force que de suavité, tout à la fois d'une immense pitié pour cette belle société française qui subissait l'influence de Calvin, et d'un désir intense de travailler pour son salut. Sa décision est prise : elle vouera toute sa vie, dans le cloître, à prier et souffrir pour le triomphe de l'Eglise contre l'hérésie.

Malgré la sincérité et la véhémence de ses désirs, la fermeté de sa résolution, elle n'est pas prête encore ; elle doit passer par la longue et dure école du monde. Son père qui avait été, consciemment et par devoir, l'instrument de son salut, va être maintenant, bien inconsciemment, et par les obstacles même qu'il y oppose, celui de sa vocation. Pour lui obéir, elle s'engage dans les liens du mariage : en apparence, c'est la faillite de ses projets, la ruine de ses saintes ambitions ; en réalité, c'en est la mystérieuse élaboration. Elle veut sauver la société de son temps, et en particulier le milieu auquel, par sa naissance, elle appartient. Il faut qu'elle le connaisse à fond, qu'elle connaisse ses misères profondes et ses belles ressources, ses périlleux déficits, ses inclinations, ses peines et ses joies, les difficultés de l'austère devoir, les sacrifices héroïques que parfois il impose.

Le stage qu'elle devait faire dans la vie du siècle a forgé son âme, étendu et mûri son expérience. L'appel de Dieu se fait alors entendre de nouveau, clair et impérieux : se retirer maintenant dans la solitude du cloître pour y sauver les âmes par la prière et la souffrance, mieux qu'elle n'eût fait par ses relations et son influence directe. La mort d'un époux aimé a délié le nœud formé par obéissance ; elle a pourvu à l'éducation et à l'avenir de ses enfants ; il faut à présent suivre l'appel : à présent, elle ne lui oppose donc aucun délai. Elle s'arrache à des enfants chéris, elle ne s'accordera pas même la consolation de rejoindre ses deux filles aux Annonciades. C'est enfin le dépouillement total, absolu, croirait-on. Pas encore.

Tout semblait indiquer, dans le choix qu'elle faisait du monastère des Feuillantines, l'exécution de la volonté divine. Et c'était bien la volonté divine qui l'y conduisait : pour y passer seulement alors qu'elle pensait y engager sa vie. Là s'offrait à elle une existence d'une régularité et d'une austérité fort rares dans les couvents d'alors. La solitude, la mortification purifieraient sa nature de la moindre poussière déposée par le contact du monde ; l'obéissance dégagerait sa volonté de toutes les adhérences de la chair et de l'esprit propre ; le recueillement tempérerait ce qui pouvait rester encore de trop humain dans son activité apostolique ; par la contemplation et la prière, elle n'aurait plus, comme Thérèse d'Avila, de conversation qu'avec les anges. C'était magnifique ! C'était trop pour ses forces ; elle y succomberait infailliblement sans que soins et remèdes y puissent rien. Question de vie ou de mort. Son choix à elle est fait : elle préfère le cloître et la mort.

Une fois de plus, la volonté de Dieu se manifeste à sa servante ; elle le fait par la voix de l'obéissance. Le cœur brisé, mais soumis, sans hésitation ni réserve, elle se retire. Le cloître n'était pour elle qu'une étape de sa préparation. Maintenant la préparation est achevée, à quoi bon vouloir la prolonger encore ?

Elle est prête pour travailler à la grande œuvre : donner au monde des femmes qui sachent y tenir leur place, une place de militantes pour le maintien dans la société de la foi et de la fidélité à Dieu et à l'Eglise. Toute sa vie, en apparence décousue, n'a été que l'élaboration du plan providentiel. Le temps est venu de sa réalisation. La lumière se fait ; plus de doute. Il lui faut fonder un Ordre religieux qui aura cette mission à remplir. Ici encore, sa part est la plus douloureuse. Ses filles devront joindre à la vie contemplative celle de l'instruction et de l'éducation ; si difficile, à certains égards, qu'elle puisse être, cette vie mixte a pourtant ses attraits. Pour elle, après les labeurs et les soucis de fondations dans les conditions les plus ardues ; après la rédaction, bien souvent entravée, des Constitutions ; après les tracas des installations, sa part, au sein même de la famille dont elle est la mère, sera d'être clouée, souffrante et humiliée, sur la croix. Elle y trouve lumière et courage, car, au comble de la souffrance et de l'humiliation, Jésus voyait sa Mère et le disciple aimé : « *Ecce filius tuus ; ecce Mater tua* » (Jo., XIX, 26-27). Cette double dévotion, chère au cœur de Jeanne depuis l'enfance, l'inspire. En revanche, contre l'hérésie de son temps, acharnée à proscrire Marie, elle veut donner à Marie des enfants pleines d'amour et de dévouement, et donner à celles-ci Marie pour Mère. L'Ordre nouveau sera celui de Filles de Notre-Dame vouées à son service, au culte de sa Conception immaculée, et les petites filles seront consacrées à Marie dans le mystère de la Présentation.

* *